



Chloé Sainte-Marie,
plongée dans ses origines
Page E 3



Soif ou comment retourner
dans l'ADN d'**O Vertigo**
Page E 7

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 SEPTEMBRE 2014



KIM WALDRON

La boucherie hier, la politique demain

INDÉPENDANTE



Kim
WALDRON
Papineau

L'artiste Kim Waldron se lance, le plus sérieusement du monde, en politique fédérale. Elle aimerait être candidate indépendante dans la circonscription de Papineau. Les élections ne sont pas encore déclenchées qu'elle a déjà mis au point son image de nouvelle politicienne à coup de macarons et de pancartes mises en évidence fièrement dans un petit local de la rue Saint-Hubert où, depuis quelques jours, elle rencontre les gens dans l'espoir de récolter les 100 signatures requises pour qu'elle soit officiellement candidate.

MARIE-ÈVE CHARRON

Si Kim Waldron s'y prend à l'avance, c'est parce que cette précampagne s'inscrit dans un autre échéancier qui lui est cher, son parcours d'artiste, lequel est également bousculé par la venue imminente d'un deuxième enfant.

La dernière année a été faste pour Waldron. Elle a terminé sa maîtrise en beaux-arts à Concordia et remporté les deux distinctions d'importance que sont le prix Pierre-Ayot (Ville de Montréal et AGAC) et la bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain. Cette lancée fructueuse vient couronner

dix ans de pratique, que souligne d'ailleurs son galeriste dans une rétrospective (voir encadré) et dans cette exposition pop-up de la rue Saint-Hubert, qui présente son plus récent projet: *Public Office*.

D'où la forme peu conventionnelle que prend cette étape préliminaire qui a déjà des allures de campagne électorale. Fournir l'image de soi en future candidate, et de surcroît dans un espace propice aux échanges, constitue un «*bon commencement*», croit l'artiste, rencontrée dans son atelier. Cela a tout à voir aussi avec le modus operandi de sa pratique artistique. «*Ma mère m'a dit: "Tu n'es pas une politicienne." Non, justement, lui ai-je répondu, ça*



PHOTOS KIM WALDRON

En haut: *Pig Head*, tiré de *Beautiful Creatures*, 2003-2013.

Ci-dessus: *Baker*, tiré de *Working Assumption*, 2003.

En bas, à gauche: pancarte électorale de l'expo *Public Office*, 2014.

n'arrive pas seul. C'est la même chose que pour être une artiste.»

Dans *Working Assumption* (2003), le temps d'une pose photo, elle aura emprunté les habits de différents travailleurs masculins pour mesurer les écarts entre elle et ces rôles où l'image a aussi une fonction déterminante puisqu'elle est un pivot de l'identité et de sa construction.

Kim Waldron radicalisa ensuite l'exercice en réalisant toutes les étapes menant à la transformation de l'animal à la viande cuisinée, de l'abattage à la table. *Beautiful Creatures* (2010-2013) s'est finalement cristallisé dans les têtes empaillées d'un porc, d'une perdrix, d'un canard, d'un lièvre, d'un agneau et d'un bœuf ainsi que dans des photographies souvent crues du processus.

La politique est un autre domaine dont elle dit encore ignorer tous les ressorts, exposant d'emblée sa candeur. «*J'apprends pendant que j'essaie de le faire. [...] Pendant la campagne, je documente ce que je fais. Le processus devient alors intéressant sur le plan éducatif; les gens ignorent le système... et moi aussi!*» s'exclame-t-elle avec son rire, qui ponctue une fois de plus l'entrevue.

Représentativité

En se présentant dans la circonscription de Papineau, le but de Kim Waldron n'est pas d'abord de faire campagne contre Justin Trudeau, mais de faire ressortir comment notre système électoral décourage dès lors qu'un candidat

VOIR PAGE E 8: WALDRON

CULTURE

Le labyrinthe de Simon Roy



ODILE TREMBLAY

On ne connaît guère de rival au *Shining* de Stanley Kubrick (1980) pour susciter tant d'interprétations et de projections mentales. Bien plus que le roman de Stephen King à sa source, lequel criait à l'œuvre trahie. Ce thriller serait un palimpseste dont les principaux niveaux de sens réclament le décryptage. Un peu comme les contes de fées psychanalytiques par Bruno Bettelheim: *Barbe bleue*, *Le Petit Poucet*, *Blanche-Neige*, *Hansel et Gretel*, ici en multiples références.

En 2012, le documentaire *Room 237* de Rodney Ascher, recueil de perles baroques, révélait cette quête d'indices secrets semés ou pas par Kubrick, et qu'importe? Selon ses exégètes, *The Shining* serait, sang, panorama et accessoires en preuves, un film sur le génocide des Amérindiens ou sur la Shoah. Ajoutez des images subliminales, des considérations astronomiques, numérolologiques, mythologiques, avec un Jack Minotaure pourchassant son fils dans le labyrinthe végétal de l'hôtel Overlook hanté de toutes parts. N'en jetez plus!

Mais si le génial Kubrick avait bel et bien posé à travers ce film un regard sur le Passé avec un P majuscule? Celui qui pèse sur les épaules de chacun, la charge de la grande Histoire s'ajoutant à celle de sa société et de sa chronique familiale. Tous ces lourds fardeaux qui empêchent l'humain atlante de virevolter en paix sur son bout de socle! Si... Si... Si... dans *The Shining*. On s'amuse à y croire.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Fasciné par *The Shining*, Simon Roy vient de publier l'essai *Ma vie rouge Kubrick* chez Boréal.

«Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé», disait avec raison William Faulkner. Tant de fantômes à trimballer...

Ces réflexions se bousculent à la lecture de *Ma vie rouge Kubrick* de Simon Roy, roman essai publié chez Boréal, petit événement littéraire de la rentrée automnale. Non seulement l'univers des passionnés de *The Shining* y reprend corps, mais le livre soulève un pan du mystère des œuvres qui créent l'identification, quand d'autres demeurent repliées sur elles-mêmes. Allez savoir pourquoi!

«Il reste qu'une part d'inconscient a forcément dû jouer pour imposer *The Shining* comme une œuvre phare qui

guide des pas dans le labyrinthe ténébreux de ma généalogie macabre», écrit-il.

L'auteur québécois — il enseigne la littérature au cégep Lionel-Groulx — a vu ce film une quarantaine de fois depuis l'âge de dix ans, d'abord à travers sa version française. Le chef cuisinier disait au petit Danny en ouvrant le garde-manger cette phrase bientôt marquée au fer rouge dans l'esprit du futur écrivain: «Tu aimes les glaces, canard?» Traduction erronée, au fait, «doc» ayant été confondu avec «duck». Pas grave!

Retour dans ce volume aux thèses sur la Shoah, le génocide amérindien, le labyrinthe du Minotaure en verdure et

sur la moquette, les nombres (comme le 42). Mieux! Ce film à clés, dont il traque les sources, devient soudain une fable noire sur la création, un récit initiatique du double (les petites jumelles fantômes!), une traversée des miroirs, une plongée dans la folie et dans le Passé immanent. Il prend à témoin les grandes mythologies, dont l'Ancien Testament et tout le reste en vertige.

Ces théories, Simon Roy affirme les avoir élaborées et écrites avant la sortie du documentaire *Room 237*, qui le troubla, comme on s'en doute.

Mais que de liens habiles tissés entre *The Shining*, la violence de l'humanité et sa propre histoire familiale mor-

bide! Ce livre, qu'on finit par dévorer, montre à quel point une œuvre d'art sert parfois de tampon entre des réalités insoutenables et l'imagination qui les refaçonne. Peut-on s'en libérer pour autant? «Le réel affligeant ne s'épuise pas à force d'en parler ou de laisser le temps faire son œuvre», note son auteur avec tristesse.

D'avantage que le style, ce sont les mises en abîme de *Ma vie rouge Kubrick*, sa structure échafaudée comme des constructions visuelles de M.C. Escher, ses secrets de famille révélés par à-coups qui nous entraînent dans leur maelstrom. Plus ça va, plus les symboles du film se nourrissent d'intimité littéraire. Le sang appelle le sang. L'auteur de *Ma vie rouge Kubrick* estime que le cinéaste du *Shining* brouilla des pistes comme le petit Danny du labyrinthe. Il les brouille parfois aussi.

Ceux qui traquent l'émotion dans cet ouvrage la verront surgir de ses dédales, entre des ruptures de tons, des jeux comme ce chapitre où il couche à répétition les mêmes mots, à l'instar de l'écrivain damné du film de Kubrick.

J'ai appelé Simon Roy. L'extrait cité de la critique d'époque du *Shining* par Roger Ebert éclairait-il sa propre démarche? «Quel personnage du *Shining* le spectateur peut-il considérer comme un observateur fiable? demandait le célèbre critique américain. Quel point de vue sur les événements peut-il croire?»

De fait, où commence, où s'arrête le réel dans l'histoire familiale de Simon Roy dont il remonte le cours? On lui demande.

La gémellité maternelle est

la seule partie fictive, assure l'auteur, qui a par ailleurs transposé l'acte du grand-père paternel dans la lignée de sa mère. Sinon, que du véridique: la dépression et le geste ultime de celle qui l'a fait naître, répercutés à travers sa psyché *ad infinitum*. Mais toute œuvre autobiographique n'est-elle pas une réinvention du réel par l'auteur comme par ses lecteurs ou spectateurs?

Livre et films, renvoyés dos à dos, le clament à tue-tête. Cette alchimie nous plaît.

Le petit garçon du *Shining* qui retrouve sa mère au sortir du labyrinthe, il se reconnaît en lui: «Comme si j'avais porté ma mère sur mes épaules.» Simon

Roy cherche à éviter à sa fille la malédiction du clan et élabore *Ma vie rouge Kubrick* en catharsis: «L'écriture a été pour moi comme retenir les doigts de ma mère le plus longtemps possible. Le jour où j'ai terminé la version définitive fut aussi celui de son enterrement.»

Et de préciser que *The Shining* a joué pour lui un rôle que d'autres font endosser à *La mélodie du bonheur*. «Il a fait de moi quelqu'un de plus heureux.» Tout est paradoxe.

On sort de cette œuvre kaléidoscope en faisant valser intérieurement réalités et symboles dans un bal d'antan à l'hôtel Overlook. Avec une pensée pour Jack Nicholson, qui a délaissé le cinéma sous les défaillances de sa mémoire, égaré dans son propre labyrinthe. Comme un vrai Minotaure. On savoure un moment le vertige de s'y perdre aussi.

otremblay@ledevoir.com

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Andromaque à l'ère du web 2.0

Partenaire de saison Hydro Québec

SAISON 2014-2015

Coproduction internationale

SALLE DENISE-PELLETIER

ANDROMAQUE 10-43

DU 3 AU 24 OCTOBRE 2014

D'APRÈS JEAN RACINE
ADAPTATION LIONEL CHIUICH, FRANÇOIS DOUAN ET KRISTIAN FRÉDÉRIC
MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE KRISTIAN FRÉDÉRIC
CONCEPTION VIDÉO OLIVIER PROULX

UNE COPRODUCTION DE LA CIE LÉZARDS QUI BOUGENT LES HAUTS DE BAYONNE (FR) ET DU THÉÂTRE DU GRÜTLI (CH) EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Concepteurs et collaborateurs artistiques: Antoine Bataille, Anne Bothuon, Nicolas Descoteaux, Lison Foulou, Aline Pignier.

AVEC

MONICA BUDDE, JEANNE DE MONT, FRÉDÉRIC LANDENBERG, DENIS LAVANT, MEGGIE PROULX LAPIERRE, ARNAUD BINARD, IVAN MORANE

BILLETTERIE 514 253-8974 • www.denise-pelletier.qc.ca
Abonnez-vous sans tarder! Ou profitez de nos forfaits à la carte 30 ans - | 60 ans + | Résidents HOMA

Texte et mise en scène FABIEN CLOUTIER

LA LICORNE

production LA MANUFACTURE

POUR RÉUSSIR UN POULET

DU 23 SEPTEMBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE

Avec Denis Bernard, Gabrielle Côté, Guillaume Cyr, Marie Michaud et Hubert Proulx

Assistance à la mise en scène Emmanuelle Nappert
Décor, costumes et accessoires Maude Audet
Éclairages André Rioux
Musique Misteur Valaire

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELICORNE.COM / 514 523.2246

« C'est du théâtre qui fait plaisir à voir, avec sa distribution massive, son texte fort, placé dans une scénographie intelligente ... une distribution sans défaut »
Fabien Deglise, *Le Devoir*

« Louise Cardinal est parfaite ... les performances de toutes et tous font la force de ce spectacle choral »
Claude Cloutier, *La Presse*

« Luce Pelletier trace un portrait sensible et touchant de femmes déterminées, fragiles, ... mais dont la capacité de résistance force l'admiration. »
Michelle Chanonat, *JEU*

« Toutes les comédiennes de la distribution sont exceptionnelles ... un ensemble remarquable sans aucune fausse note. »
Marie-Claire Girard, *Huffington Post*

THÉÂTRE DE L'OPUS

30 comédiens sur scène

DERNIÈRE SEMAINE!

LE VERTIGE

09 SEPT. / 04 OCT. 2014

Texte: Evguénia S. Guinzbourg Δ Mise en scène: Luce Pelletier
Adaptation: Alexandre Getman Δ Traduction: Anne-Catherine Lebeau

Billetterie: 514-845-4890

ESPACE GO

CULTURE › MUSIQUE



Chloé Sainte-Marie en spectacle

MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

CHLOÉ SAINTE-MARIE

Plongée dans les origines

CAROLINE MONTPETIT

Le premier livre que Chloé Sainte-Marie a lu dans sa vie, c'est la Bible. Une bible qu'elle a encore aujourd'hui, griffonnée d'un bout à l'autre, qui lui vient de son père, un baptiste converti.

Dans cette famille ultrapiéuse de Saint-Eugène-de-Grantham, il y avait des réunions de prière plusieurs fois par semaine, et Chloé chantait des cantiques, accompagnée de sa mère à l'orgue et à l'accordéon.

«C'est là que j'ai commencé à chanter», raconte-t-elle, rencontrée dans son appartement de Montréal.

Aujourd'hui libérée de la religion, ce sont des livres de poésie que Chloé Sainte-Marie lit et relit, des recueils dans lesquels elle a puisé les dizaines de poèmes qui forment son nouveau livre-disque, *À la croisée des silences*.

Des poèmes aux genres contrastés, de Fernand Ouellette à Claude Gauvreau, en passant par Madeleine Gagnon, Jean-Paul Daoust, ou Paul-Marie Lapointe. Plusieurs inédits, de Bruno Roy entre autres, qui lui en a envoyés avant sa mort, mais aussi de Serge Bouchard et de Charles Binamé.

Des poèmes de jeunes auteurs qui n'ont pas encore publié.

Des mots, qu'elle chante ou récite en croquant chacun comme dans une pomme délicate. Des textes qu'elle a patiemment choisis, l'un après l'autre, au fil des dix dernières années.

Elle se souvient d'avoir découvert le poème *Lassitude*, d'Hector de Saint-Denys Garneau, au plus creux de la maladie de son conjoint Gilles Carle, alors que, guettée par le suicide, elle ne savait plus où donner de la tête pour prendre soin de lui et trouver de l'argent pour assurer sa survie.

«Je ne suis plus de ceux qui donnent / Mais de ceux-là qu'on doit guérir. / Et qui viendra dans ma misère? / Qui aura le courage d'entrer dans cette vie à moitié morte?»

Gauvreau, quant à lui, l'a libérée des chaînes de la langue et de la religion, qui l'ont tenue toute son enfance, elle qui a toujours regretté de ne pas avoir appris le grec et le latin.

Elle dit avoir un plaisir fou à chanter *Ode à l'ennemi*, avec ses chapelets de sacres et d'injures.

«Mourez, vils carnivores, mourez. Cochons de crosseurs de frêchets de cochons d'huile».

«Pour quelqu'un qui a grandi dans la religion comme moi, c'est comme une vengeance» que de chanter ce poème, dit-elle. Son

père, évangéliste converti, appelait d'ailleurs «crosseurs» les curés catholiques.

Quant à la langue inventée de Gauvreau, elle lui rappelle cette langue inventée qu'utilisent les pasteurs pentecôtistes lorsqu'ils affirment communiquer avec Dieu, ou ces langues que les enfants inventent pour ne pas être compris des parents.

Le latin lointain

Du latin, elle dit que c'est une de ses langues d'origine. «Si j'avais appris le latin et le grec, je connaîtrais la clé de tous les mots», dit-elle.

Et elle ne s'est pas privée pour demander à Jean-Paul Daoust *Tempus Fugit* (*Le temps s'enfuit*, un poème entièrement en latin, un chapelet de citations latines).

«Quand je lui ai demandé ça, il m'a dit "Pourquoi moi?" Je lui ai répondu "C'est parce que tu es le plus fou des poètes"».

Il y a aussi *Sur les murs*, ce poème inédit de Marie-Eve Blanchard. Un poème magnifique que Chloé Sainte-Marie lui avait demandé, qui raconte son histoire et sa relation avec son père.

«Je suis obéissance / Je suis obéissance / Je suis d'une langue paternelle».

À Serge Bouchard, Chloé Sainte-Marie avait demandé

un texte sur l'envie, comme elle avait demandé, pour un autre disque, un texte sur la haine à Patrice Desbiens.

Nitaianium (Prière), le poème en innu de Joséphine Bacon, dite aussi Bibitte, une amie de longue date, Chloé Sainte-Marie l'a gardé pour la fin. Parce que, dit-elle, la culture autochtone fait partie du passé, mais aussi de l'avenir.

«Pour moi, l'avenir du Québec passe par les Premières Nations», dit-elle.

À la *croisée des silences* regroupent 17 poèmes chantés et 40 poèmes lus, qui sont enregistrés sur deux disques différents. Les premiers ont été mis en musique par Yves Desrosiers et Sylvie Paquette. L'excellent arrangeur Réjean Bouchard est toujours au rendez-vous.

Les autres sont lus par Chloé Sainte-Marie. «C'est un travail qui demande du temps. Il faut trouver la musique du poème», dit-elle.

Le lancement du livre-disque aura lieu le 2 octobre au restaurant Le Robin des Bois, à Montréal, un événement ouvert au public. Plusieurs spectacles auront également lieu au mois de février à la nouvelle Cinquième Salle de la Place des Arts.

Le Devoir

BOBAN & MARKO MARKOVIC ORCHESTRA

Une sainte fanfare de Roms

YVES BERNARD

Boban le père voulait devenir joueur de foot, mais son musicien de père l'a convaincu d'apprendre le bugle et la musique des fanfares roms de Serbie. Il en est devenu l'un des plus grands ambassadeurs. Inspiré par cela, son fils Marko s'est plongé en bas âge dans cette musique enfiévrée. Il est devenu grand trompettiste et mène aujourd'hui les destinées de l'orchestre au plus grand plaisir de Boban, qui continue d'en faire partie. Résultat: le disque *Gipsy Manifesto* paru l'an dernier, à situer quelque part entre la vieille école du père et les influences internationales du fils. A voir absolument ce dimanche au La Tulipe, d'autant que la Gypsy Kumbia Orchestra en assure la première partie.

Gipsy Manifesto, de quel manifeste s'agit-il donc? Le père répond par courriel: «En écoutant l'album, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il indique la déclaration de nos intentions et des changements que nous devons opérer. Il s'agit d'une intersection qui annonce une nouvelle vision comprenant plus de jazz, de musique latino, de rythmes et d'harmonies disco, tout en conservant la touche traditionnelle de la musique rom des Balkans avec plus d'énergie et d'émotion. Le disque annonce quelque chose de plus gros et de meilleur, qui se produira très bientôt sur le prochain album.»

Si le disque n'a pas fait l'unanimité auprès des amateurs de la première heure, il donne la mesure qu'occupe dorénavant Marko, le jeune prodige de vingt-six ans. La musique porte toujours la puissante exubérance des cuivres, ses morceaux vifs, ses attaques fougueuses, ses mouvements à la rapidité vertigineuse et même ses passages plus nostalgiques.

Mais des instruments comme la guitare, l'accordéon et la batterie sont ajoutés, pendant que quelques pièces sont habitées par le jazz et les influences latino-américaines, africaines et orientales ou, de l'autre côté du spectre, par l'esprit contemporain du Balkan beat et de l'électro que le genre sous-entend.

Boban Markovic commente: «Marko a travaillé beaucoup avec Shantel sur les disques *Disko Partizani* et *Planet Pabrik*. Je pense que les deux s'entendent sur le plan musical et sur le fait qu'ils apportent quelque chose de neuf au son des Balkans. J'espère que ce genre de collaboration se poursuivra. Marko écoute toutes sortes de musiques et cela transparait. Je l'accepte et l'apprécie, mais ça ne m'est pas naturel autant que pour lui. Je suis de la vieille école et j'ai toujours ce son traditionnel des Balkans qui me coule dans les veines, alors je compare toujours les nouvelles musiques à cela. Marko est différent sur ce plan, ce qui nous permet d'arriver au bon équilibre.»

Au La Tulipe, ils seront treize musiciens à soulever les planches. Les Markovic y seront sans électro, mais avec le nouvel accordéoniste et le nouveau batteur. Pour lancer le bal, un très bon choix: la famille montréalaise de la Gypsy Kumbia Orchestra: «Ça nous rend très fiers d'ouvrir pour eux. Dans notre répertoire, on a des pièces du peuple rom de la Serbie», raconte Carmen Ruiz de la GKO. Une très belle affiche en perspective!

Collaborateur
Le DevoirPREMIÈRE PARTIE,
LA GYPSY KUMBIA
ORCHESTRAAu La Tulipe,
dimanche 28 septembre à 20 h.
Rens.: 1-855 790-1245

BOBAN & MARKO MARKOVIC

Boban et Marko



11 novembre au 06 décembre 2014

Texte : Evelyne de la Chenelière
Mise en scène : Denis Marleau
Avec Anne-Marie Cadieux + Evelyne de la Chenelière

20 janvier au 14 février 2015

Conception et mise en scène : Serge Denoncourt
Avec Céline Bonnier + Dany Boudreault +
Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin + Éric Robidoux

05 au 23 mai 2015

Texte et mise en scène : Marc Lainé
Avec Pierre-Yves Cardinal + Marie-Sophie Ferdane +
Sylvie Léonard + les musiciens de Moriarty+ LE VERTIGE
Théâtre de l'OpsisLES MÉANDRES DE LITTLE LADY
Danse-CitéESPACE
GO

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

GRANDE ÉCOUTE
Théâtre PÂPÀ TRAVERS LA PARED
Danse-CitéConseil des arts
et du spectacle
QuébecConseil des Arts
du CanadaCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉALHydro
Québectransat | PARTENAIRE
DE SAISON

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Rameau, toujours actuel...

Septembre marque le 250^e anniversaire de la mort de Rameau. L'occasion est belle pour rappeler le génie de cet immense musicien.

CHRISTOPHE HUSS

Lorsque Jean-Philippe Rameau meurt à Paris, le 12 septembre 1764, il est à deux doigts de fêter son 81^e anniversaire. Il laisse, achevé, mais non représenté, son dernier opéra, *Les Boréades*, dont l'histoire met en scène une femme régnante qui abdique pour épouser quelqu'un qui n'est pas « bien né » et dans lequel une nymphe n'hésite pas à déclamer « *le bien suprême, c'est la liberté* ». Tout cela devant, bien sûr, être représenté à la cour de Louis XV à la face même du roi.

Rameau n'en était pas à sa première provocation, loin de là. Derrière la farce cruelle de *Platée*, cadeau pour le mariage du roi, les fêres d'histoire décodent une satire sur Louis XV

Rameau n'a pas toujours été le trublion de la cour des rois de France. En fait, jusqu'à l'âge de 40 ans, il a été claveciniste et, surtout, organiste.

(Jupiter) sautant sur tout ce qui bouge et, surtout, une allégorie vitriolée sur les bourgeois de province (la nymphe des marais, Platée, qui ne sait pas où est sa place), qui, en ce milieu de XVIII^e siècle, se piquent de venir fricoter à la cour pour se rapprocher des puissants.

Les mêmes audaces remplissent les partitions, sur le plan harmonique, comme sur celui de l'orchestration. Parfois incompréhensibles ou choquants pour ses contemporains, des passages sont omis lors des représentations de l'époque. Rameau les préserve heureusement dans les partitions, à usage de ceux qui, dans le futur, sauront le décodé et le comprendre. Il a parfois attendu: *Les Boréades* ont finalement été créées en... 1982 au Festival d'Aix-en-Provence par John Eliot Gardiner.

Une consécration tardive

Rameau n'a pas toujours été le trublion de la cour des rois de France. En fait, jusqu'à l'âge de 40 ans, il a été claveciniste et, surtout,

organiste à Dijon, Lyon puis Clermont-Ferrand. C'est en Auvergne qu'il achève son *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels* (1722). Car Rameau est un théoricien. À Paris, il y ajoutera son *Nouveau système de musique théorique* (1726).

Rameau est alors considéré avant tout comme un savant, un peu pédant, qui vient à considérer alors l'harmonie comme une science supérieure à toutes les autres. Le *Traité de musique théorique et pratique* (en 1737) et la *Démonstration du principe de l'harmonie servant de base à tout l'art musical théorique et pratique*, en 1750, seront destinés à l'Académie des sciences.

Du point de vue musical, ce n'est qu'à 50 ans qu'il va, aidé par un riche mécène, aborder l'opéra, ce genre qu'il va tonifier.

Son premier ouvrage lyrique sera *Hippolyte et Aricie* (1733). C'est à 62 ans seulement que le plus grand compositeur français de son temps deviendra musicien officiel de la

cour, compositeur du cabinet du roi, et recevra à ce titre une pension.

L'œuvre de Rameau comprend trois *Livres de clavecin*, des *Pièces de clavecin en concert*, quelques rares motets et cantates, et surtout ces opéras qui font la gloire du genre, une vingtaine d'ouvrages, dans lesquels Rameau n'a cessé d'instiller des idées neuves. Exemple éloquent: dans *Les paladins*, on trouve un trio de protagonistes principaux, exprimant en même temps, chacun de son côté, des sentiments divergents. Mozart et ses successeurs feront leur miel de cette idée ré-



ÉRIC MAHOUDEAU

Une scène de *Platée*, à l'Opéra de Paris, avec Franck Leguérinel dans le rôle de Momus et Paul Agnew dans le rôle de Platée.

volutionnaire. Rameau a été un génie de l'harmonie, un génie de l'orchestration, un génie de la danse... et il a fait mentir Rousseau, qui prétendait que le français ne se prêtait pas au chant.

Ce 250^e anniversaire est l'occasion de la parution d'un coffret sans aucun précédent ni équivalent: le regroupement par Warner de 13 opéras gravés par Nikolaus Harnoncourt (le pionnier, avec *Castor et Pollux* en 1972), John Eliot Gardiner (*Les Boréades*), Marc Minkowski (*Platée*), Nicholas McGegan (*Pigmalion, Naïs*), William Christie (*Hippolyte et Aricie, Zoroastre*...).

Pour une initiation plus simple à Rameau, il faut rechercher dans le catalogue le CD *La symphonie imaginaire* de Marc Minkowski chez Archiv, assemblage des plus belles pages orchestrales de ses opéras, ou le très brillant récital vocal de la soprano Sabine Devieille, paru fin 2013 chez Erato. Dans le domaine de la musique pour clavecin, la Française Blandine Rannou (*Zig-Zag Territoires*) est une référence sûre. Parmi les nouveautés remarquables, signalons l'arrivée du nouvel enfant terrible de la scène baroque française, Raphaël Pi-

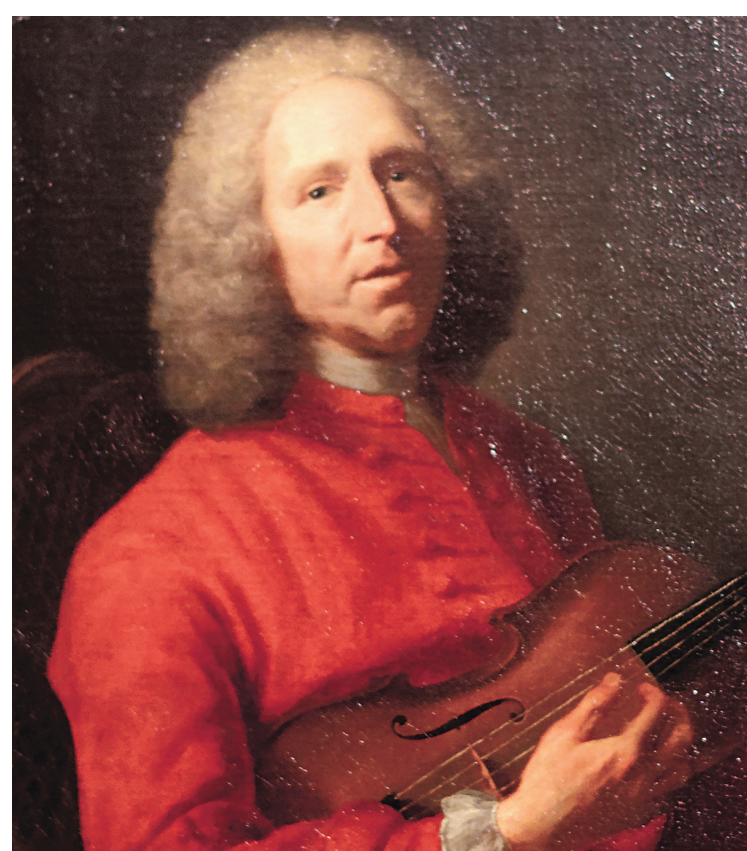
chon, dans une intégrale de *Dardanus* publiée chez Alpha.

Quant au marché du DVD, il nous propose sept opéras, qui, tous, à des degrés divers, attestent de l'actualité de Rameau, un compositeur qui se prête très bien à la transposition. On notera notamment que la danse est actualisée dans les productions, avec La La La Human Steps dans le DVD des *Boréades*, et une mise au goût du jour allant parfois jusqu'au *breakdance*.

Par bonheur, le premier spectacle à posséder, *Platée*, sous la direction de Marc Minkowski, vient de réapparaître en Blu-ray. L'autre incontournable est *Les Indes galantes* à l'Opéra de Paris, un spectacle délectant, mené par William Christie. Mais tous les DVD sont recommandables, sauf, à mon sens, *Les paladins*, qui pousse un peu loin le bouchon de l'actualisation et de l'utilisation de la technologie pour créer des effets.

Sachez qu'Erato annonce l'arrivée imminente en DVD d'*Hippolyte et Aricie* par Emmanuelle Haïm. Ce sera le premier doublon du catalogue. On en espère un autre, si un éditeur osait publier le *Platée* de Robert Carsen!

Le Devoir



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean-Philippe Rameau (1683-1764)

Cinq recommandations

The Opera Collection. Warner 27 CD 0825646364879

Le grand théâtre de l'amour. Sabine Delvieuille. Erato CD 0825646372843

Une symphonie imaginaire. Marc Minkowski. Archiv CD 4791374

Platée. Opéra de Paris 2002. Marc Minkowski. Blu-ray Arthaus 108 132

Les Indes galantes. Opéra de Paris 2003. William Christie. DVD Opus Arte OA 0923D

Le NTE présente
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS - 1608-1998
VOLET III

le PAIN et le VIN

Texte: Alexis Martin,
Mise en scène: Daniel Brière

Distribution: GARY BOUDREAU, BENOÎT DROUIN-GERMAIN, STEVE LAPLANTE, PIERRE-ANTOINE LASNIER, ALEXIS MARTIN, DOMINIQUE PÉTIN, DANIELLE PROULX et MARIE-ÈVE TRUDEL

Une production du
Nouveau Théâtre Expérimental

**Du 23 septembre
au 11 octobre 2014**

RÉSERVATIONS: 514.521.4191
WWW.NTE.QC.CA
1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL

LE DEVOIR

LIBRE

DOMINIQUE PORTE SYSTÈME D HORS JE

8, 9 ET 10 OCTOBRE
20 H

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE
REGARD EXTÉRIEUR ET DISPOSITIF VIDÉO TEMPS RÉEL
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE ET RÉPÉTITRICE
MUSIQUE

ARRANGEMENTS SONORES
ÉCLAIRAGES
COSTUME

Dominique Porte
Armando Menicacci
Danielle Lecourtois
Domenico Scarlatti réinterprété
par le pianiste Matt Herskowitz
Laurent Masté
Caroline Nadeau
Liz Vandat

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

SUR LA PHOTO DOMINIQUE PORTE / PHOTO MICHAEL APRILANT

En collaboration avec

TANGENTE

SAISON DE DANSE CONTEMPORAINE 2014-2015

LOFF JAZZ

THE MUTED NOTE

Susanna Hood
& Scott Thomson

Monument-National	23\$ régulier	19\$ étudiant
2. 3. 4	19h 30	
5 Oct	16h	

monumentnational Billetterie Centrale 514.871.2224

tangente.qc.ca

Québec 100 100 100 100

CULTURE › THÉÂTRE

L'ailleurs comme moteur

Trois offre un miroir des lentes avancées en matière de métissages interculturels

ALEXANDRE CADIEUX

Le mois dernier, dans le cadre de l'événement Dramaturgies en dialogue, le Centre des auteurs dramatiques organisait un forum de discussion sur le thème de la stigmatisation raciale dans la pratique professionnelle du théâtre. À l'ère des métissages interculturels, surtout en territoire urbain, la scène serait-elle en retard par rapport à la société?

La présentation du spectacle *Trois*, qui reprend l'affiche cette semaine au Théâtre d'Aujourd'hui, permet de revenir par la bande sur cette épineuse question. Cette trilogie sur l'identité individuelle et ethnoculturelle signée par Mani Soleymanlou fait notamment appel à 43 interprètes d'origines diverses dont les nombreuses discussions en amont auront pleinement nourri l'écriture dramatique.

Fiers participants de cette aventure, Denis Lavalou, Leïla Thibeault-Louchem et Cynthia Wu-Maheux reconnaissent que la question de la racisation est complexe et riche en paradoxes. La représentativité ou la non-représentativité des minorités culturelles sur nos scènes et nos écrans comportent selon eux des dimensions sociale, politique et économique guère aisées à démêler. Si la situation évolue, elle le fait lentement.

Métissage personnel

«Sur le plan individuel, ça reste un questionnement continu: je suis moi-même mêlée, alors que je suis née ici et que je parle avec un gros accent québécois tout en continuant de baigner quotidiennement dans ma culture asiatique», explique Cynthia Wu-Maheux, dont le grand-père et l'arrière-grand-père maternels sont arrivés de Chine il y a plusieurs décennies.

Née pour sa part au Lac-Saint-Jean d'un père tunisien et d'une mère jeannoise, Leïla

Leïla Thibeault-Louchem, Cynthia Wu-Maheux et Denis Lavalou sont du nombre des interprètes de *Trois*, par Mani Soleymanlou.

Thibeault-Louchem dit ne jamais s'être sentie différente avant de faire ses premiers pas dans le milieu professionnel. «Ça tient à ma face, mes cheveux, mon nom. Élevée par ma mère, je n'ai visité la Tunisie que deux fois, je n'ai jamais appris la langue. Tant mieux si ça me permet d'avoir des rôles, mais retrouver le Maghreb en moi et travailler mes accents... c'est de la job!», explique celle qui a, avec humour, choisi Les Berbères Mémères comme nom pour la compagnie qu'elle a cofondée avec ses cousines Inès et Elkahna Talbi.

«Moi, c'est essentiellement par ma langue et mon accent que je

suis stigmatisé depuis 20 ans, même si je me suis bien accommodé de ce titre de Français de service», confie Denis Lavalou. L'acteur et metteur en scène originaire de Paris, directeur artistique du Théâtre Complice, ajoute: «Je ne me suis jamais posé en victime, mais j'ai réalisé assez vite que l'idée de l'intégration, c'est un leurre absolu, il y aura toujours une forme de stigmatisation, qu'elle soit positive ou négative.»

La différence comme matériau

Si on pense à l'entreprise de Soleymanlou ou encore au formidable *Moi dans les ruines*

rouges du siècle, de Sasha Samar et Olivier Kemeid, ne peut-on pas penser que ce regard, cette sensibilité marqués par l'ailleurs peuvent servir de moteur créatif? Sans doute, répondent les intervenants, tout en précisant que le rôle de porte-étendard ne les intéresse pas. «Je n'ai pas le souci de représenter la culture française», dit Denis Lavalou.

«Dans ma singularité, qui ne se limite pas aux origines, je rêve comme tout le monde d'apporter quelque chose de différent et de personnel.»

Cynthia Wu-Maheux se dit pleine d'espoir face aux nouvelles écritures, citant notamment le Yukonstyle de Sarah Berthiaume, dans lequel elle incarnait le rôle de Yuko, une Japonaise en exil. «Je pense

qu'on en est rendu là: écrire en tenant compte de la différence, mais sans nécessairement faire toujours de celle-ci un enjeu dramatique. Ça ne veut pas dire aplanir la distinction, mais bien élargir notre vision de la société et nos moyens de la représenter.»

À propos de celui qui les a réunis pour *Trois*, Lavalou n'a que de bons mots: «Je crois que c'est pour Mani une vaste entreprise de réconciliation avec lui-même, dans laquelle il a eu la générosité de nous inviter. Étrangement, malgré nos provenances diverses, nous avons réalisé qu'on était tous à peu près du même bord politiquement ainsi que plutôt athées, sinon assez soft sur la religion, donc, au final, il n'y avait pas tant de débats ou d'oppositions entre nous.»

Thibeault-Louchem, pour sa part, dit avoir senti un certain nombre de dissonances dans les discours: «Il y a des choses qui se disent sur la scène avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Je vais pourtant défendre le principe que ces points de vue là peuvent être défendus dans un espace que je partage.» Et Wu-Maheux de conclure: «La seule solution que le spectacle propose, c'est peut-être celle-là, même si c'est à chaque spectateur de refaire ensuite ce parcours-là pour lui-même.»

Collaborateur
Le Devoir

TROIS

Texte: Mani Soleymanlou et les interprètes. Mise en scène: Mani Soleymanlou. Une coproduction d'Orange Noyé, du Théâtre d'Aujourd'hui et du Festival TransAmériques présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 30 septembre au 17 octobre.

SUPPLÉMENTAIRE VENDREDI 17 OCTOBRE

À L'AFFICHE!

BEING AT HOME WITH
CLAUDE

UNE PRÉSENTATION DE



IL Y A DES MOMENTS DE GRÂCE
AU THÉÂTRE, [...] DES MOMENTS
OÙ ON A L'IMPRESSION QUE
CE QUI SE PASSE SUR SCÈNE
TOUCHE AU SUBLIME...
BEING AT HOME WITH CLAUDE
FAIT PARTIE DE CES MOMENTS-LÀ!

—ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE
LA SOIRÉE EST (ENCORE) JEUNE, JEAN-SÉBASTIEN GIRARD

DIRECTION
D'ACTEURS IRRÉPROCHABLE
BENOÎT MCGINNIS ET MARC BÉLAND
MAÎTRISENT PARFAITEMENT
LA LANGUE DE RENÉ-DANIEL DUBOIS
—LA PRESSE, JEAN SIAG

BENOÎT MCGINNIS
EST BOULEVERSANT!!!
—ICI MUSIQUE, LA MÉLODIE DE BONNE HEURE,
MARIE-CHRISTINE TROTTIER

C'EST UN COUP DE POING...
LES MOTS DE RENÉ-DANIEL DUBOIS
N'ONT PAS VIEILLI...
UNE PIÈCE MAINTENANT ÉLEVÉE
AU RANG DE CLASSIQUE...
UN DUO D'ACTEURS FABULEUX...
—98,5 FM, CATHERINE RICHER

TEXTE
RENÉ-DANIEL DUBOISMISE EN SCÈNE
FRÉDÉRIC BLANCHETTEAVEC: MARC BÉLAND + MATHIEU HANDFIELD
JEAN-SÉBASTIEN LAVOIE + BENOÎT MCGINNISCONCEPTION OLIVIER LANDREVILLE + ELEN EWING + ANDRÉ RIOUX
YVES MORIN + ANGELO BARSETTI + JEANNE MÉNARD-LEBLANC

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HÉLÈNE DUFORT

TNM.QC.CA 514.866.8668

ICI RADIO-CANADA ICI artv

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

FACULTÉ
DE MUSIQUEL'Orchestre de l'Université de Montréal
sous la direction de

JEAN-FRANÇOIS RIVEST

présente

MONTRÉAL-PARIS

Lowell Liebermann – Concerto pour piccolo : 3^e mouvement
Soliste : Jean-Louis BeaumadierClaude Champagne – Symphonie gaspésienne
En commémoration du 50^e anniversaire de l'inauguration
de la salle Claude-ChampagneMaurice Ravel – Concerto pour piano en sol majeur
Soliste : Felipe Verdugo
(1^{er} prix du Concours de concerto 2014 de l'OUM)

César Franck – Symphonie en ré mineur



Claude Champagne

Samedi 4 octobre 2014, 19 h 30

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal (Métro Édouard-Montpetit)
12 \$, gratuit (étudiants) – En vente à la porte ou à admission.com

MusUdeM musique.umontreal.ca

Université de Montréal

CULTURE › THÉÂTRE

Interroger l'amour

Trente ans plus tard, *Being at Home with Claude* continue de bouleverser

BEING AT HOME WITH CLAUDE

Texte: René-Daniel Dubois. Mise en scène: Frédéric Blanchette. Au Théâtre du Nouveau Monde jusqu'au 11 octobre et en tournée à travers le Québec du 4 au 29 novembre.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Trente ans après sa création, *Being at Home with Claude* n'a rien perdu de sa pertinence, rien perdu de sa justesse, rien perdu de sa force brute. À vrai dire, il y a dans les pages noircies en quelques nuits d'octobre 1984 par René-Daniel Dubois assez de beauté tragique pour inspirer des générations encore.

L'amour dans ce qu'il a de plus passionné. Si pur qu'on voudrait ne jamais le voir souillé. Si démesuré qu'il en devient indicible. L'amour comme une quête d'absolu. Voilà bien le véritable sujet de la pièce, son cœur battant. Mais il y a autour de l'amour tragique de Yves et Claude, qui n'est pas sans évoquer celui de Roméo et Juliette, une foule d'éléments qui donnent à *Being at Home with Claude* encore plus d'ampleur.

Frédéric Blanchette, dont c'est la première mise en scène au TNM, a bien compris que cet amour impossible avait des ramifications dans le social et qu'il était en quelque sorte indissociable du Québec de la fin des années 60. Rappelons que l'action de la pièce, face à face entre un inspecteur de police et un jeune prostitué soupçonné d'avoir assassiné son amant, se dé-



YVES RENAUD

Dans cette mise en scène de Frédéric Blanchette, on ne peut que s'incliner devant le talent de Benoît McGinnis, dans le rôle d'Yves (à gauche).

roule dans le bureau d'un juge, au palais de justice de Montréal, le 5 juillet 1967.

Ainsi, des décors aux costumes, en passant par la musique, tout ce qui habite la scène du TNM ces jours-ci évoque les années 60. Ça peut paraître secondaire, ornemental, mais pour mesurer les incidences intimes et collectives du geste posé par Yves, il est essentiel de considérer le poids des diktats d'une société qui s'ouvre, mais où beaucoup reste encore à accomplir. Les fragments d'explication, c'est donc du côté de la famille et du travail, aussi

bien que dans les sphères de la politique et de la justice qu'il faut les chercher.

Dans le rôle ingrat de l'inspecteur, Marc Bédard livre une interprétation convaincante. Disons que la tension qu'il est en quelque sorte responsable de susciter n'est pas tout à fait au rendez-vous. Rien ici qui ne peut se régler d'ici quelques jours. Quant à Benoît McGinnis, on ne peut que s'incliner devant pareil talent. Son jeu témoigne d'autant d'abandon à la détresse d'un personnage au pied du mur que de maîtrise envers le rythme de la langue et le sens des mots. Chapeau bas!

La scène finale, qu'on vous laisse le plaisir de découvrir, ne fera pas l'unanimité, mais elle s'appuie sans nul doute sur une fine compréhension de l'œuvre par Frédéric Blanchette. Au terme de l'interrogatoire, comme à la tombée du rideau, ce qui compte, c'est le legs, celui du personnage aussi bien que celui de l'auteur. Plus crucial peut-être encore que le legs: ce que nous en ferons.

Collaborateur
Le Devoir

Le clavier intempérant

CHANTE AVEC MOI

De: Olivier Choinière. Au Trident jusqu'au 11 octobre.

GABRIEL MARCOUX-CHABOT

Chante avec moi est une pièce remarquable, livrant avec la légèreté d'un spectacle burlesque un message d'une grande profondeur

et d'une implacable lucidité.

Un clavier, sur une scène autrement vide. Le rythme d'un synthétiseur. Étonnamment, les lumières dans la salle sont encore allumées. Un spectateur se lève, descend les marches, monte sur scène. Il découvre les possibilités du clavier, s'amuse, entame une mélodie. Une femme ne tarde pas à le re-

joindre. D'abord intimidée, elle se risque bientôt à chanter. Elle ne sera pas la seule: peu à peu, la scène est envahie par une foule bigarrée, composée d'hommes et de femmes de toutes origines ou conditions. D'abord maladroitement, puis avec de plus en plus d'assurance, tous prêteront leur voix, leur corps ou leur instrument à

cette mélodie obsédante qui les possédera littéralement jusqu'à la fin.

Avant d'en arriver là, des moments de grâce et des instants de folie, des renversements, des surprises et des trouvailles à l'infini. On éclate de rire, on se bidonne, on essuie une larme, on rit jaune... et on comprend enfin que derrière ce vernis festif et superficiel se cache un récit beaucoup plus sombre, aussi intemporel qu'effrayant d'actualité: à travers la reprise incessante d'une chansonnette un peu simplette, on assiste en effet à la naissance, à la vie et à la mort de toutes les grandes idées (politiques, religieuses, esthétiques, etc.).

Vient d'abord l'effervescence des commencements: on se sent habité par une vision du monde qui, tout en dépassant notre individualité propre, lui donne à la fois un sens et une utilité.

Ensuite apparaît le désir de partager cette idée, de canaliser cette énergie. Naît un projet, rassembleur et porteur d'avenir. Le grand soir arrive enfin, c'est le triomphe, l'euphorie. Mais la terre continue de tourner. La grande idée est maintenant universellement acceptée.

Qui oserait remettre en question sa pertinence et sa légitimité? Bien sûr, toute idée a ses limites, ses imperfections.



RENAUD PHILIPPE

La scène devient vite envahie par une foule d'hommes et de femmes de différentes origines ou conditions.

Or, la grande idée a force de loi et se confond désormais avec la réalité. Anachronique, inutile, elle ne soutient plus les individus, mais les broie sans pitié. Après avoir tout détruit, l'idée absurde, l'idée obscène finit bien par crever. Mais, im-

pitoyable ver d'oreille, son cadavre revient nous hanter.

Rarement a-t-on vu, sur la scène du Trident, autant d'audace et d'intelligence réunies.

Collaborateur
Le Devoir

Heidi Strauss Traces-Chorégraphes

elsewhere

DanseCité
la trace des créateurs

1^{er} au 4 octobre 2014 à 20 H

Chorégraphe **Heidi Strauss** Interprètes **Danielle Baskerville, Miriah Brennan, Luke Garwood, Molly Johnson** et **Brendan Wyatt** Musique et projections **Jeremy Minnagh** Scénographie et costumes **Teresa Przybylski** Éclairages **Rebecca Picherack** Ciel extérieur **Ginelle Chagnon** Régie de plateau **Marianna Rosato**

THÉÂTRE **PROSPERO** 1371, rue Ontario Est ☎ Beaudry ou Berri-UQAM
Billetterie Articulée 514.844.2172 / danse-cite.org

CIRQUE DU SOLEIL

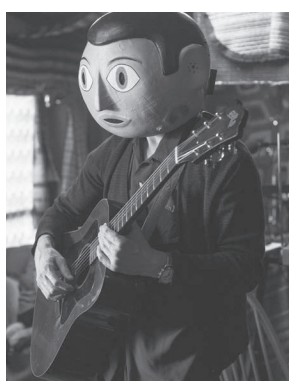
Bientôt au cinéma du Centre Phi.



27 septembre
GANGS OF WASSEYPUR
d'Anurag Kashyap
1^{re} partie à 17h (160 min)
2^e partie à 20h30 (159 min)



29 septembre à 19 h 30
IT WAS YOU CHARLIE
d'Emmanuel Shirinian
* Le film sera présenté par certains membres de l'équipe



30 septembre et 1^{er} octobre à 19 h 30
FRANK
de Lenny Abrahamson



2 octobre à 19 h 30
TU DORS NICOLE
de Stéphanie Lafleur
avec Julianne Côté et Marc-André Grondin



3 octobre à 19 h 30
DAVID BOWIE IS
documentaire d'Hamish Hamilton sur l'exposition *David Bowie Is*



24, 25, 26 et 27 octobre à 19 h 30
LISTEN UP PHILIP
d'Alex Ross Perry



29 octobre et 4 novembre à 19 h 30
HARD TO BE A GOD
d'Aleksey German

Voir les bandes-annonces sur centre-phi.com

Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus), sauf indication contraire. Programmation sujette à changement sans préavis. Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul), Vieux-Montréal—centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

CULTURE › DANSE

Dans l'ADN d'O Vertigo

La pièce *Soif* retourne au cœur de l'impulsion pour les 30 ans de la compagnie

Décor absent, lumière sur le mouvement. Pour *Soif*, la chorégraphe Ginette Laurin revient à la source pour se faire complice des danseurs. Entretien et témoignages sur trois décennies de vertige.

FRÉDÉRIQUE DOYON

La création s'est faite de manière très organique, entre elle et les danseurs, sans plan de travail autre que le désir seul de fouiller le mouvement et d'avoir du plaisir en studio. Ici, pas de répétitrice pour jouer les intermédiaires, ni de thématique ciblée ou de scénographie imposante. Seuls les éclairages donnent corps à la danse — et surtout à son élan premier.

«Je voulais explorer l'attaque, l'impulsion, l'amorce du mouvement, comment le danseur se projette à partir d'actions, comment il se projette dans l'espace, explique la chorégraphe depuis son studio au sous-sol de la Place des Arts. Je trouve ça très beau et touchant, la façon dont le danseur va s'élaner, se préparer pour le faire; quand l'impulsion est vraiment juste, ça vient du centre, de l'intérieur.»

En résultat, d'après un extrait auquel a assisté *Le Devoir*, une suite de tableaux tantôt extrêmement physiques, frénétiques dans leur élégance, tantôt lentement déployés et recentrés sur un duo, le tout dans une semi-pénombre.

Dans son écrin scénographique plus neutre, *Soif* semble réveiller des bribes de répertoire d'O Vertigo depuis sa fondation en 1984, dont la création inaugurale, *Crash Landing*, posait un fulgurant jalon dans l'histoire chorégraphique québécoise. Ici, on capte l'intimité révélée du corps humain de *Luna* (2001); là, les envolées plus poétiques de *Passare* (2004) ou de *La vie qui bat* (1999), les décharges d'énergie d'*Onde de choc* (2012) et toujours ce travail ciselé du duo qui traverse l'ensemble de sa production.

Intention rétrospective? «Ce n'était pas prémédité», répond-elle en rappelant qu'elle a toujours été «plus proche de l'énergie que de la forme dans le mouvement». Après tout, l'impulsion, l'élan, le vertige ont toujours été le cœur battant de la compagnie, inscrits dans son ADN.

La trame sonore concoctée par Michel F. Côté alterne entre remixage de la musique de John Cage et des extraits de paroles ébréchées des danseurs, où le geste court-



circuite le verbe, et vice-versa. «On a fait des listes d'actions; pour chacune, les danseurs interprétaient leur façon de mettre en mouvement ces actions en ne retenant que leur amorce. J'ai lié tout ça pour en faire des phrases chorégraphiques et, dans certaines actions, comme le fait de dire son nom, la parole est présente dans la première syllabe de leur nom.»

La mise en valeur des danseurs par ces petites vignettes gestuelles personnalisées, l'écoute, la rencontre, la communion sont autant de quêtes pour alimenter *Soif* — ou l'avidité de dire par le geste.

Deux époques

Du premier *trip* de jeunesse à l'âge de la maturité, Robert Meilleur a participé à deux temps de l'histoire d'O Vertigo. Au début des années 1990, il

danse dans *Train d'enfer* et contribue à la création de *La chambre blanche*. Il reviendra une décennie plus tard, après s'être frotté à d'autres univers, pour la physicalité et la poésie du langage de Laurin, à temps pour *Passare*. Il remonte *La chambre blanche* en 2009, qui occupe donc une petite place spéciale dans son corps.

Lors de la première création, «je me retrouvais pour la première fois avec un gros décor, à devoir m'inventer un personnage, et surtout à travailler avec 10 personnes dans un espace restreint. C'était tellement intense que parfois quelqu'un se mettait à pleurer dans un coin...», confie-t-il.

Plus épurée que les autres pièces, *Soif* met plus que jamais en valeur, selon lui, le travail en duo. «Je trouve incroyable la façon dont elle réussit toujours à réinventer les duos, la gestuelle et les dynamiques dans un couple.»

La recrue

Impossible de ne pas remarquer la nouvelle arrivée (mars 2014) au sein de la compagnie. Petite bombe, Stéphanie Tremblay Abubo a trouvé chez O Vertigo le langage qui sied à son énergie furieuse, après avoir senti un premier déclin lors d'un stage au sein de la compagnie, avant d'être diplômée de l'école du Toronto Dance Theatre en 2010. Elle en apprécie particulièrement le travail de groupe et de partenaires, «un gros cadeau» dans un monde où les grandes troupes se raréfient, et «le côté athlétique, la légèreté, la simplicité», dit-elle. Dans *Soif*, Ginette Laurin «cherche à nous voir nous-mêmes; la solution pour que ça marche, c'est toujours: toi, qui es-tu?»

Le Devoir

Les débuts fracassants d'O Vertigo

Elle était du furieux quatuor *Crash Landing* en 1984, année de baptême de la troupe. «Cela avait eu un succès assez fou à ce moment-là, se rappelle Louise Bédard. Sa signature commençait à se déployer, on n'avait pas vu ça beaucoup encore, cette énergie-là.»

À l'époque, la création chorégraphique bouillonnait sur une scène encore relativement vierge, alors que le Groupe Nouvelle Aire venait de cesser ses activités et que le Groupe de la Place Royale avait déménagé ses pénates à Ottawa. Avec Ginette Laurin et Daniel Soulières, Louise Bédard mettait en œuvre les soirées Most Modern, lors desquelles ils portaient tous le double chapeau d'interprète et de chorégraphe. «On se donnait une grande liberté; personne ne mettait le nez dans les affaires des autres.»



PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Soif s'articule en une suite frénétique, aux tableaux tantôt lentement déployés et recentrés sur un duo, le tout dans une semi-pénombre.

L'OFF JAZZ

#15

3 > 12
OCT.
2014Montréal
loffjazz.com

salle Bourgie 4^e SAISON 2014 • 2015
LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

PRÉLUDES ET FANTASIES
Jeudi 2 oct. / 18h
Série Jacques-Dansereau
Gili Loftus, clavecin, piano et piano
C. P. E. BACH, J. S. BACH, CHOPIN, MOZART
Un tour d'horizon de la musique pour clavier du baroque au romantisme.

L'HEURE MAUVE*
Vendredi 24 oct.
18h30
Tableaux en musique
Brigitte Poulin et Jean Marchand, piano
DEBUSSY, DECAUX, STRAVINSKI
et une création de Julien BILODEAU

PARIS-VIENNE 1900*
Mercredi 8 oct. / 19h30
Quatuor Molinari
WEBERN Six baguettes
SCHOENBERG Quatuor à cordes n° 1
DEBUSSY Quatuor à cordes
Trois compositeurs, trois styles, trois chefs-d'œuvre!

PLEINS FEUX SUR BEETHOVEN
Mercredi 22 oct. / 19h30
BEETHOVEN Trio à cordes n° 5
BEETHOVEN Quintette à cordes
SCHUBERT Trio pour piano et cordes n° 1

1914-1918*
Mercredi 29 oct.
19h30
Maxim Bernard, piano
Récital commémorant les 100 ans du début de la Première Guerre mondiale.
BARTÓK, FAURÉ, MEDTNER, RACHMANINOV, RAVEL, SCRIBINE

* Concerts présentés en lien avec l'exposition *De Van Gogh à Kandinsky*

Billets et programmation complète
sallebourgjie.ca • 514-285-2000 # 4

MUSEE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

L'OFF JAZZ #15
3 > 12 OCT. 2014
Montréal
loffjazz.com

THE MUTED NOTE • LAMBERT / GROGG • MICHAEL FORMANEK QUARTET
PERIPHERAL VISION • RODDY ELLIAS TRIO • CARLOS JIMÉNEZ JOGO TRIO
MEND HAM • JOE SULLIVAN BIG BAND avec LORNE LOFSKY et KIRK MACDONALD
SAINT LAURENS • ERIK HOVE CHAMBER ENSEMBLE • PINK SALIVA
JOSH RAGER & DONNY KENNEDY OCTET • JEAN VANASSE QUARTET + I
KIM ZOMBIK • ST-JAK QUARTET OFF/ON • KEVIN WARREN "EAST WEST PROJECT"
TRIO CHARLES TRUDEL • SONIA JOHNSON • QUARTET GÉNÉRATIONS • KITE TRIO
ROBERT MARCEL LEPAGE • CANARD BRANCHU • THOM GOSSAGE OTHER VOICES
GREG AMIRALTY TRIO • ANDY KING GROUP • KIDS EAT CRAYONS • BÊTE OU NE PAS BÊTE • TRIO MARIE-CLAIRE DURAND • RATCHET ORCHESTRA

Patrimoine canadien Canadian Heritage
Conseil des arts et des lettres Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Bureau des festivals et des événements culturels Montréal
LA FABRIQUE CULTURELLE
BELLE GUEULE
caisse de la culture
LE DEVOIR

CULTURE › TÉLÉVISION

Le paradigme de la victime

Les médias d'information doivent-ils tout montrer ?

STÉPHANE
BAILLARGEON

Une trentaine de minutes avant le début de notre entretien, les médias annonçaient la décapitation en Algérie du Français Hervé Gourdel, 55 ans. Le guide de haute montagne a été égorgé par ses ravisseurs du groupe djihadiste Jund al-Khilafah, « l'armée du califat ».

« J'accuse le coup », a dit d'entrée de jeu la professeure Catherine Saouter, de l'École des médias de l'UQAM. C'est le quatrième otage assassiné en quelques jours. Et ce ne sont que les cas publicisés. Les victimes civiles syriennes, irakiennes ou kurdes, il y en a certainement beaucoup.

Chaque fois, les médias sont confrontés à de troublantes questions, que l'excellent blogue Making-of de l'Agence France-Presse (AFP) a décortiquées il y a quelques jours. L'agence expose ses précautions pour la diffusion d'images effroyables montrant des égorgements ou des crucifixions.

« Un : toujours bien identifier la source des images et expliquer qu'elles nous sont parvenues dans un contexte très particulier. Deux : ne pas entrer dans le jeu de la mise en scène. C'est la raison pour laquelle, contrairement à d'autres, l'AFP n'a utilisé aucune des vidéos des décapitations d'otages. »

Le guide déontologique ajoute cette consigne fondamentale : « Nous nous efforçons de chercher et de publier des photos de la victime lorsqu'elle était libre, afin de lui rendre sa dignité. »

On a vite mesuré l'ascen-



L'otage français Hervé Gourdel a été exécuté cette semaine.

dant de l'AFP et d'autres guides depuis quelques jours en voyant effectivement défiler des images des victimes dans leur vie courante, mais aussi avec l'adoption généralisée de nouvelles appellations pour désigner l'État islamique autoproclamé, qui n'est pourtant pas un État. Le Devoir opte pour « organisation État islamique ». Radio-Canada préfère « groupe armé État islamique ».

« Je suis agréablement interloquée par la manière de poser les questions, par les choix et par ce qui est évacué, poursuit la professeure. La censure et le témoignage deviennent parfaitement obsolètes dans les circonstances. »

Elle cite alors l'exemple de trois photos pour faire comprendre les mutations en cours.

Morts à Dacca. Le 18 décembre 1971, au moment de la

guerre de libération du Bangladesh, Christian Simonpietri documente l'exécution à la baïonnette de plusieurs hommes. Un de ses clichés, pris par-dessus les épaules des tortionnaires, fait le tour du monde. Simonpietri a ensuite abandonné le métier de reporter de guerre. « Cette photo signale le trop-plein pour le journaliste qui n'en peut plus. J'ai l'impression que pour les médias, cette limite vient d'être franchie avec les vidéos de décapitation. Il a fallu tout ce temps pour arriver au refus généralisé de montrer. »

Napalm Girl. Le 6 juin 1972, Nick Ut photographie la jeune Kim Phuc, 9 ans, fuyant nue une attaque au napalm de son village. « C'est une image iconique du XX^e siècle. Mais personne, personne, ni vous ni moi, ne se pose la question de la dignité de la petite fille. L'ampleur du témoignage sur le bombardement l'emporte sur toutes les considérations. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans la guerre du Vietnam. Ça a été l'apothéose du photojournalisme de guerre, en première ligne, avec une liberté absolue de prise de vue et de diffusion. À ce moment, il n'y avait aucune question à se poser à savoir si l'image était montrable ou non. Si on avait le moindre instruit ces questions, on aurait hurlé à la censure, au contrôle de l'information, etc. Mais personne ne s'est demandé alors ce que ça lui faisait, à Kim Phuc, d'être montrée ainsi. Cette question juste ne faisait pas partie des préoccupations. À partir de ce moment naît donc ce que j'appellerai le paradigme de la victime. »

C'est extrêmement important. Le blogue de l'AFP pose très bien cette question de la dignité des victimes. C'est extraordinaire d'un point de vue éthique, humaniste. Là, on n'est plus seulement dans la démarche journalistique classique qui demande de rapporter des faits vérifiés. Il y a une orientation du travail qui, à la limite, n'est pas du ressort du journaliste. »

Exécution à Sing Sing. Le 12 janvier 1928, Tom Howard prend illégalement le cliché de l'exécution de Ruth Snyder dans la prison de Sing Sing. Le cliché flou publié le lendemain à la une fait vendre 1,5 million d'exemplaires du *New York Daily News*. « Le XX^e siècle, c'est l'apologie des exactions et du goût pour les exactions. Ce goût se perd bien sûr dans la nuit des temps, avec les jeux du cirque et les exécutions publiques. Avec les médias de masse et l'invention de la photo, le spectacle de la violence prend une place extraordinaire, au XX^e siècle. Cette photo est emblématique de cette position qui va mener à la photo du Bangladesh et à celle du Vietnam. L'une est le comble du goût pour les actes de violence, l'autre annonce le respect dû aux victimes. »

Métaphore et métonymie

Ces deux grandes tendances alimentent la production des images jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à l'amplification de la diffusion par Internet et les réseaux sociaux. Maintenant, après des années de débats, les choix actualisent les moyens déjà utilisés il y a un siècle, pendant la Première Guerre mondiale.

« On trouve une façon de ne pas montrer, tout en évoquant,



En 1914, la cathédrale de Reims en ruines sert de métaphore à la guerre, explique la professeure Catherine Saouter, de l'École des médias de l'UQAM.

dit la professeure Saouter. On ne nie pas que les événements ont eu lieu, mais on trouve des solutions visuelles pour que ce soit acceptable. Si la photo ou la vidéo a été prise, il y a un avant et un après. On peut donc se contenter d'une métonymie. En 1914, on ne montrait pas les cadavres non plus. On

montrait souvent des ruines. La cathédrale de Reims a servi à évoquer tous les morts, par métaphore. C'est le même mécanisme : on cherche l'image supportable qui permet de ménager les sensibilités et les dignités, sans nier les faits. »

Le Devoir

WALDRON

SUITE DE LA PAGE E 1

est donné gagnant d'avance. Pour quelles raisons donc se présenter ? Cela est d'autant plus vrai comme indépendante. Non seulement veut-elle « observer ce qu'une personne peut faire pour être représentative de plusieurs », en cherchant à concilier ce qui est bon pour soi tout en se souciant du vivre ensemble, mais elle souhaite également contrer le cynisme face aux grosses machines que sont les partis.

Que Stephen Harper gouverne depuis 2011 avec la majorité des sièges en chambre en ayant recueilli seulement 39,6% des votes constitue à ses yeux

une autre aberration criante d'un système à dénoncer. Son opération vise autant à faire entendre une plus grande diversité de voix, grâce au mode de scrutin proportionnel, qu'à faire globalement réfléchir sur la démocratie. « Est-ce que notre système démocratique fonctionne ? Est-ce que ça fait ce que l'on dit que ça devrait faire ? »

Féminisme

La dimension féministe du projet est un autre angle critique soulevé par l'artiste. « J'engage aussi une réflexion sur la place des femmes dans la politique, explique Waldron, qui passe aisément de l'anglais au français. Je trouve que c'est un peu étrange qu'il y ait eu aux élections provinciales deux femmes très fortes comme Pauline Marois et Fran-

çoise David [...], mais que si peu de femmes, 30%, se sont portées candidates. Ça n'a pas de sens. » La tyrannie de l'image, dans ce domaine, entre autres, s'exercerait de façon impitoyable sur les femmes en particulier, mais jouerait aussi en faveur de certaines, comme l'a montré, lors de la dernière campagne municipale, Mélanie Joly, pourtant « sortie de nulle part ».

La tyrannie de l'image, dans ce domaine, entre autres, s'exercerait de façon impitoyable sur les femmes en particulier

Celle pour qui l'autoreprésentation est le fondement de son art a tout naturellement

épousé le support de la pancarte électorale. Comme un slogan, « Indépendante » chapeaute son image, charriant, confie-t-elle, des connotations non préméditées. Comme celle d'une femme indépendante ou d'une mère monoparentale ; dans Papineau, pour 5000 femmes monoparentales, il y aurait 500 hommes monoparentaux, a-t-elle appris. À travers l'image se délient pour l'artiste différentes questions : que veut-elle représenter ? Comment parvenir à représenter les autres ?

Au moment d'écrire ces lignes, Kim Waldron avait déjà recueilli 50 signatures. Elle se père en obtenir 150. Dans le lo-

cal où elle se présente aux gens du quartier, elle lancera le 27 septembre son autobiographie. Un tel ouvrage pourra sembler prématuré pour une personne d'à peine 35 ans, mais il représente plutôt aux yeux de l'artiste un excellent moyen de se faire connaître dans le contexte d'élections à venir. « Si Trudeau le fait, je peux le faire aussi », lance-t-elle un brin moqueuse.

Une vie légendaire

Dans son livre, *Honesty, Hope & Hard Work* (traduction française à venir), elle se raconte en toute sincérité, certains faits concourant aussi à l'édification de sa légende. Elle dit, par exemple, retrouver un peu d'elle-même dans les photos d'époque de sa

grand-mère paternelle, qui fut Rockette à New York, et confie avoir tenté de devenir pilote pour l'armée américaine. Cela permet d'émailler de piquant son récit à elle, Kim Waldron, née à Montréal de parents immigrants, venus de Nouvelle-Zélande et du Kentucky.

Cette publication se veut surtout un premier ouvrage monographique sur son travail, une façon originale d'exposer la genèse et d'investir sous forme littéraire et biographique la dimension très personnelle qui le traverse de part en part.

PUBLIC OFFICE

Galerie Thomas Henry Ross (pop-up)
Au 7629, rue Saint-Hubert jusqu'au 27 septembre.



EN CONCERT

Le virtuose qu'on peut entendre dans *Black Swan*, *Intouchables* et *Mommy* de Xavier Dolan

LUDOVICO EINAUDI

Samedi 8 novembre • 20 h
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL



placedesarts.com
514 842-2112 • 1 866 842-2112



montrealjazzfest.com



SODEC

AU PAYS ROMANTIQUE DE MAHLER

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

PRÉSENTÉ PAR AIR CANADA

Maison symphonique de Montréal
3 octobre, 19 h 30
4 octobre, 19 h 30

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
CHEF

EN COLLABORATION AVEC
AÉROPORTS DE MONTRÉAL

BILLET À PARTIR DE 28\$



ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

placedesarts.com

CULTURE › DE VISU



PHOTOS LUCIEN LISABELLE

Une vue d'ensemble de l'exposition *Les années 70. Le grand virage des arts visuels au Québec*. Il faut aller voir cette présentation, qui témoigne de l'éclatement des pratiques artistiques à cette époque.

Comment les arts fleurirent au Québec

LES ANNÉES 70

Musée d'art contemporain
des Laurentides.
À Saint-Jérôme
Jusqu'au 2 novembre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

À Saint-Jérôme, le Musée d'art contemporain des Laurentides accueille une petite mais importante expo en provenance du Musée du Bas-Saint-Laurent, situé à Rivière-du-Loup. Intitulée *Les années 70, Le grand virage des arts visuels au Québec*,

Cette expo permet de découvrir ou de redécouvrir des œuvres et même des artistes qui ont été un peu négligés

cette expo a circulé dans plusieurs villes, et elle nous arrive bonifiée d'un volet sur les nouveaux moyens d'expression et les nouvelles technologies.

Ce volet a été préparé par la conservatrice Andrée Matte, qui pour ce faire a pigé dans les collections du Musée de Saint-Jérôme.

Cette expo permet de découvrir ou de redécouvrir des œuvres et même des artistes qui ont été un peu négligés.

On ne dira jamais assez comment les années 1970 furent un moment fort de notre culture. Une époque durant laquelle nos artistes ont renouvelé leurs approches créatrices, et même leurs matériaux, en étant ouverts aux préoccupations artistiques internationales.

Cette expo montre, entre autres, les œuvres innovatrices de Jacques Palumbo, réalisées à l'ordinateur et par imprimante électrostatique à point.

C'est aussi l'époque où la notion d'installation prend son envol. Vous pourrez d'ailleurs en voir une, de Peter Gnass, ti-

rée de la série des *Projections*. Vous y découvrirez aussi le travail de recherche textile de Michèle Bernatchez, malheureusement un peu oublié. Son œuvre, qui a des liens avec le postminimalisme, a voulu se libérer du modèle pictural. Le texte explicatif accompagnant cette pièce nous apprend que la première Biennale de la nouvelle tapisserie québécoise fut montée en 1979 et que cet art eut à rompre avec une approche qui consistait à reproduire « des toiles d'Alfred Pelland et de Fernand Leduc ».

Refus global et les plasticiens

Nos institutions ont souvent célébré le *Refus global*, dont on a fêté le 40^e anniversaire, puis le 50^e, puis le 60^e... De temps à autre, nos musées créent des événements autour des plasticiens, mais ils ont beaucoup moins célébré l'art qui a suivi cette époque devenue mythique. De nos jours, il est encore bien difficile, voire impossible, pour un professeur d'histoire de l'art comme moi, de montrer à ses élèves, dans des musées à Montréal, des exemples d'art multidisciplinaire de créateurs des années 60, 70 et 80... Faudrait-il, comme Molinari l'avait défendu, bâtir un musée d'art canadien et québécois afin de

souligner l'apport de nos artistes plus contemporains?

Les dernières décennies du XX^e siècle méritent tout à fait notre attention. Ces années ont consacré l'éclatement des pratiques et la remise en question de la domination de la peinture que les années 60 avaient amorcés.

Certes, il y a quelques années, le Musée d'art contemporain de Montréal et, étrangement, le Musée de la civilisation de Québec ont voulu rendre compte de la complexité de l'aventure multimédia de l'art dans les années 60 et 70 au Québec avec l'expo *Déclics. Art et société*. Le catalogue de l'événement n'en était cependant pas vraiment un, et nous attendons toujours un vrai catalogue exhaustif des œuvres importantes de cette époque.

De nos jours, encore bien souvent, nos institutions en restent à la célébration de notre héritage pictural. Qu'en est-il de nos arts textiles et de l'installation? De la photographie et de la vidéo? Et je n'ose même pas aborder la question de l'histoire de la performance... Pour toutes ces raisons, il faut aller voir cette expo qui souligne l'éclatement des pratiques artistiques.

Collaborateur
Le Devoir

Pierre Ayot, *Mini Mousse 2*, sérigraphie et matériaux mixtes, 1976

CULTURE › CINÉMA

Janos Szasz a mis en images le chef-d'œuvre littéraire qu'est *Le grand cahier*.

MÉTROPOLE FILMS

Au conte cruel d'Agota Kristof

ANDRÉ LAVOIE

THE NOTEBOOK
(V.F. : LE GRAND CAHIER)★★★
Réalisation : Janos Szasz. Avec Laszlo Gyemant, Andras Gyemant, Piroška Molnar, Orsolya Toth. Hongrie, Allemagne, Autriche, 2013, 112 min.

La lecture du célèbre roman d'Agota Kristof, *Le grand cahier*, publié en 1986, ne laisse personne indifférent, voire intact : sa violence, ses descriptions elliptiques et cliniques, sa propension à la fatalité, tout cela heurte de plein fouet. En apposant à cela l'enfance ballottée par les remous de la guerre, le récit en est que plus poignant.

Le cinéaste hongrois Janos Szasz s'empare de cette matière dense et macabre pour en faire une transposition respectueuse de l'esprit de ce journal intime aux vérités implacables, celles de jumeaux (formidables Laszlo et Andras Gyemant) extirpés de leur confort douillet pour être

« protégés » par une grand-mère (Piroška Molnar, plus vraie que nature) sortie d'un film d'épouvante au décor campagnard. Avec elle à leurs côtés, ils vont apprendre, en accéléré et à un trop jeune âge, la brutalité de l'expérience humaine : humiliations physiques, injustices, faim, soif, condition de proie facile pour des prédateurs sexuels (portant fièrement le costume militaire), aucune souffrance ne semble vouloir les épargner.

En fait, ces observateurs impitoyables de leur monde en déliquescence morale et en décrépidité recherchent activement ces expériences aux limites de l'insoutenable, attendant chaque jour avec moins d'espoir que leur mère vienne les reprendre des griffes de celle que tous appellent la sorcière. Ils auront eux-mêmes plus d'un tour dans leur sac pour punir les pédophiles, les antisémites, ou simplement ceux et celles qui croient agir pour leur bien, laissant poindre une lâ-

cheté que ces enfants terribles ne sauraient pardonner.

Ce *Grand cahier* affiche une esthétique aux contours irréprochables, celle de ces coproductions européennes soignées à défaut d'être opulentes. Car les éclats foudroyants de la guerre sont surtout évoqués, comme ces ombres de bombardiers sur les toits des maisons ou le bruit des explosions comme un triste écho sonore. Janos Szasz se concentre le plus souvent sur sa matière la plus précieuse, ce triumvirat infernal, ces deux garçons rarement éloignés l'un de l'autre et cette vieille mégère qui glace le sang par son seul regard.

Conte cruel et troublant, il trouve dans ce film un noble écrin, ne versant jamais dans l'horreur gratuite, mais refusant du même souffle d'épargner les âmes trop sensibles. En tourner les pages relève à la fois du bonheur et de la douleur.

Collaborateur
Le Devoir

Mettre en boîte les fascistes

THE BOXTROLLS
(V.F. : TROLLS EN BOÎTE)★★★
Réalisation : Anthony Stacchi et Graham Annable. Avec les voix d'Isaac Hempstead Wright, Ben Kingsley, Elle Fanning et Nick Frost. États-Unis, 2014, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Il n'a pas la renommée mythique de Walt Disney ou Pixar, mais le studio d'animation Laika affiche une belle feuille de route, petit temple de la technique des marionnettes en *stop motion* avec des réussites comme *Coraline* et *ParaNorman*.

On en retrouve le même esprit irrévérencieux et une approche quelque peu gothique anime — c'est le cas de le dire — dans *The Boxtrolls*, une adaptation libre du livre pour enfants *Here Be Monsters!*, d'Alan Snow, minutieusement mise en boîte par Anthony Stacchi et Graham Annable. Ceux-ci dominent dans cet univers scindé en deux : un village pittoresque dans les montagnes, pétrifié par la peur, et

ses bas-fonds, où grouillent de petites bêtes aux origines étranges, s'habillant justement de boîtes en carton comme s'il s'agissait d'une deuxième peau.

On leur prête tous les vices et tous les maux de la terre, raison pour laquelle il faut les exterminer — la métaphore du fascisme et de l'antisémitisme échappera aux enfants, mais pas aux adultes de bonne volonté —, une tâche à laquelle s'applique le tyrannique Archibald (Ben Kingsley).

Avec beaucoup de conviction, et parfois un déguisement ridicule, celui de Madame Frou Frou, il amplifie une légende bien sûr farcie de faussetés, dont celle voulant que ces trolls dévorent les bambins. Ils en ont tout de même adopté un, Egg (Isaac Hempstead Wright), sorte d'enfant sauvage bien élevé découvrant peu à peu sa condition humaine, et la complexité morale d'un monde dont il ne voyait que le versant impitoyable. Il peut remercier l'intépide Winnie (Elle Fanning), fillette perspicace qui saura, par sa débrouillardise,

bousculer les certitudes de cette société sclérosée.

On pourrait croire que la proposition baigne constamment dans l'encre noire de la terreur, copie conforme, et colorée, d'un cinéma de propagande aux visées pas très nobles. C'est oublier d'une part la virtuosité des artisans de ce studio (restez jusqu'au dernier moment du générique pour en apprécier le talent en un clin d'œil savoureux), et d'autre part leur propension pour le grotesque et le slapstick, éclaboussant l'écran pratiquement à chaque scène.

Il faut toutefois reconnaître que la palette de couleurs est moins éblouissante que dans *Coraline*, que la métaphore antifasciste aurait mérité le même degré de subtilité que celle sur la mort et la pérennité de l'âme dans *ParaNorman*. *The Boxtrolls* ne parvient pas à afficher autant d'ambitions esthétiques et thématiques, offrant un divertissement d'une frayeur bien calibrée, et peut-être un peu trop.

Collaborateur
Le Devoir

L'adolescence entre mort et vie

2 TEMPS, 3 MOUVEMENTS

★★★★

Réalisation et scénario : Christophe Cousin. Avec Zacharie Chassériau, Aure Atika, Antoine L'Écuyer, Philomène Bilodeau, Anne-Marie Cadieux. France, Québec, 2013, 85 minutes.

ODILE TREMBLAY

Un beau film douloureux, subtil et tissé de silences prend l'affiche après avoir fait antichambre un an. 2 temps, 3 mouvements, du Français Christophe Cousin, coproduit au Québec, avait été présenté au Festival du nouveau cinéma l'an dernier. Enfin, le voici !

L'action se déroule dans la ville de Québec, mais loin de la carte postale : le quartier de Vanier en bordure de la rivière Saint-Charles, d'où ces images inusitées et insolites de la capitale. C'est là qu'un jeune garçon, Victor (Zacharie Chassériau, très juste, vu dans *Les géants* du Belge Bouli Lanners), et sa mère (Aure Atika, sans failles) viennent s'établir après la mort du père à Paris.

Le garçon, qui vit mal son choc culturel, voit un ado se suicider en sautant du toit de l'école. Victor prend son baladeur et développe ainsi un lien avec le jeune désespéré, au point de visiter sa mère (Anne-Marie Cadieux, formidable de dignité et de douleur) en se faisant passer pour l'ami du disparu, surtout en devenant son alter ego, en quête des raisons de sa mort, presque dans ses souliers.

Ce premier long métrage réussi, sans esbroufe, est une œuvre de sensibilité fine loin des productions tapageuses qui ont aujourd'hui la cote, mais sa réserve même l'empêchera de rejoindre un public large. Le jeune héros peu loquace parle à travers ses gestes, son regard en retrait, ses maladroites. C'est



AXIA FILMS

2 temps, 3 mouvements est une œuvre d'une sensibilité fine.

la vie qui le rattrape au détroit avec une nouvelle amitié, une petite flamme. D'excellents rôles secondaires sont tenus par Antoine L'Écuyer, Philomène Bilodeau, nouvel entourage pour celui qui ne songe longtemps qu'à repartir en France pour retrouver ses repères.

La concomitance nuira sans doute aux deux films : *2 temps, 3 mouvements* sort sur nos écrans en même temps que *Qu'est-ce qu'on fait ici ?* de Julie Hivon, avec un sujet un peu similaire, les répercussions de la mort d'un jeune sur ses

amis. Mais ici, un ado en détresse sèche ses cours, affronte sa mère, tisse peu à peu des liens dans une communauté qui l'enserme. Des paysages, les bords de la rivière et les Laurentides derrière, des signes semés, des regards, un premier baiser, un enterrement marquent les étapes d'une reconstruction identitaire qui tient aussi du passage entre un âge et un autre pour déboucher mine de rien et sans violons sur un émouvant hymne à la vie.

Le Devoir

« Tout ce qu'il faut pour combattre fièrement ces temps de morosité généralisée »

Charles-Henri Ramond, *Séquences*SOPHIE DESMARIS MAXIME DUMONTIER CHARLES-ALEXANDRE DUBÉ JOËLLE PARÉ-BEAULIEU
FRÉDÉRIC MILAIRE-ZOUVI GUYLAINE TREMBLAY

UN FILM DE JULIE HIVON

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

MEGA-PLEX™ GUZZO JACQUES CARTIER 14

MEGA-PLEX™ GUZZO PONT-VAU 16

CINÉMA LE CLAP

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

LE TAPIS ROUGE

CINÉ-ENTREPRISE ÉLYSÉE GRANBY

CINÉMA Beauharnois

CINÉMA RGFM JOLIETTE

G

f YouTube



EXCENTRIS



PRIDE: UNE RENCONTRE IMPROBABLE

(v.o.stf.) - 120 MIN. - MATTHEW WARCHUS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

MOMMY

- XAVIER DOLAN - PRIX DU JURY - CANNES 2014

LA RITOURNELLE

- MARC FITOUSSI

LE MYSTÈRE MCPHERSON

- SERGE GIGUÈRE

ACHTUNG FILM ! PRÉSENTE :

EN SAMARTIE

(v.o.stf.) - VOLKER KOEPP - JEUDI 2 OCTOBRE À 19H

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CULTURE CINÉMA

De quoi être fiers

Pride relate une page d'histoire méconnue de l'ère thatchérienne

PRIDE: UNE RENCONTRE IMPROBABLE
(V.F. DE PRIDE)

★★★^{1/2}

Réalisation: Matthew Warchus.
Scénario: Stephen Beresford.
Avec George MacKay, Ben Schnetzer, Faye Marsay, Paddy Considine, Dominic West, Bill Nighy, Imelda Staunton. Grande-Bretagne, 2014, 122 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Diviser pour mieux régner: voilà une tactique politique éprouvée. Pendant qu'on place les uns et les autres en opposition et qu'on les laisse se chamailler, on fait à sa guise sans être inquiété. Dès le début de la chronique historique *Pride: une rencontre improbable*, cette idée est évoquée par l'un des personnages pour qualifier les méthodes de la première ministre Margaret Thatcher. « On doit aider les mineurs! Réveillez-vous! Ils sont brimés au même titre que nous! », s'exclame-t-il. Le « nous » désigne en l'occurrence la communauté gaie. D'où le titre.

Véridiques, quoique condensés et romancés comme il se doit, les événements relatés dans *Pride* se sont déroulés entre 1984 et 1985, au plus fort de la grève des mineurs, dans le nord de l'Angleterre. Outre par le traitement réservé à ces derniers, un groupe de gais et de lesbiennes mit alors sur pied l'association *Lesbians and Gays Support the Miners...* au désarroi initial des principaux intéressés. « J'aime mieux crever de faim que d'accepter l'aide de pervers! », de décréter un mineur affolé. Mais comme, justement, la famine guettait réelle-



Dans ce récit racontant la naissance de la solidarité entre des travailleurs et un groupe de jeunes homosexuels, la psychologie des personnages n'est jamais simpliste.

ment, ces braves hommes finissent par revenir à de meilleurs sentiments. Compagnons de solidarité inattendus, ils en furent tous transformés.

L'un des aspects les plus plaisants de cette fort sympathique comédie dramatique est le souci évident de ne pas faire des personnages, nom-

breux au demeurant, des archétypes ou des clichés ambulants. Du côté des mineurs, ces messieurs ne sont pas systématiquement bornés et ces dames ne sont pas forcément toutes ouvertes d'esprit, comme le voudrait l'idée reçue. Chez les gais et lesbiennes, certains préjugés se

manifestent volontiers. On peut très bien être ostracisé tout en pratiquant l'exclusion. Bref, même lorsqu'ils sont esquissés sommairement, les profils psychologiques ne sont jamais simplistes.

Basé sur les témoignages de plusieurs intervenants d'alors, le scénario de Stephen

Beresford, un dramaturge dont le succès récent à la scène a permis à ce vieux projet à lui de voir le jour, tisse avec aisance plusieurs fils narratifs distincts, lesquels forment au final une trame solide. Et souvent réjouissante. Ah! Ces scènes entre Imelda Staunton (*Vera Drake*) et Bill

Nighy (*Réellement l'amour*)... Coloré, chaleureux et merveilleusement interprété, *Pride* est un beau film rassembleur. Car le cinéma peut aussi être un rempart contre la division. Un pour tous, tous pour un, comme dirait l'autre.

Le Devoir

La chanson des vieux amants

LA RITOURNELLE

★★★^{1/2}

Réalisation: Marc Fitoussi.
Scénario: Marc Fitoussi et Sylvie Dauvillier. Avec Isabelle Huppert, Jean-Pierre Darroussin, Michael Nyqvist. France, 2014, 98 minutes.

ODILE TREMBLAY

Après avoir traité de la lassitude du couple dans *La vie d'artiste*, le Français Marc Fitoussi remet ça avec *La ritournelle*. Isabelle Huppert et Jean-Pierre Darroussin y forment un couple, au départ assez improbable. Plus étonnant encore: ce rôle de la sophistiquée Huppert en vachère, il est vrai élégante et grande lectrice, mais on s'y fait.

Brigitte élève en Normandie, avec son mari, des bœufs charolais.

Le film est beau et subtil, comme une sonate d'automne, alors que les deux grands interprètes s'égarrent et se retrouvent en couple usé dans le tourbillon du quoti-

dien et des jours qui passent sur les tics de chacun et les rêves bovaristes de la belle fermière. Il la contredit sur tout, elle rêve.

Film sur le renouveau conjugal après la classique incartade de l'adultère, *La ritournelle* entremêle le côté prosaïque du plancher des vaches, c'est le cas de le dire, avec les gestes de la ferme, à une poésie enivrante qui souffle vers l'ailleurs: voir du pays, connaître autre chose, toucher une peau nouvelle — celle de Brigitte souffre de psoriasis psychosomatique.

Tout ça avec le vélage de la vache, les concours du plus beau mâle reproducteur aux comices, où monsieur plastronne en ricanant des goûts de sa femme, la fête chez les voisins, où un beau jeune homme (Pio Marmai) lutine madame, et la petite fuite à Paris, où un dentiste danois fort séduisant (Michael Nyqvist) l'entraînera dans une aventure amoureuse pur délice.

La capitale française se dessine en fond de scène,

dans sa carte postale et ses grands magasins, un amusant moment de gardiennage inopiné, des rendez-vous galants.

Comédie romantique, oui, mais mêlée de toutes sortes de genres, et teintée d'un regard renouvelé sur le métier

Comédie romantique, oui, mais mêlée de toutes sortes de genres, et teintée d'un regard renouvelé sur le métier d'éleveur

d'éleveur, ici à la fine pointe technologique, avec la coquette ferme, et le fils à Paris qui étudie le métier d'acrobate, ce qui nous vaudra une scène impressionnante et touchante avec papa venu voir pratiquer fiston.

Au fond, il a suivi en secret

sa femme, la surprend avec un autre, décide de la reconquérir. Darroussin, dans ce type de rôle à la masculinité sous le bras, excelle. Peu de mots, les répliques sont semées ici d'éloquents non-dits.

Des personnages secondaires héritent de morceaux de bravoure, comme le jeune voisin (Jean-Charles Clichet) qui prête main-forte sur la ferme au besoin, devenu un instant le sage qui comprend et conseille. Tout

cela sans déchirements excessifs évitant aux tirades enflammées, chacun fait semblant de... mais non sans charme et finesse de jeu. Le dernier plan est conjugalement sublime.

Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Paris se dessine en fond de scène, dans sa carte postale, créant d'amusants moments de gardiennage inopiné.

SUR LES TRACES DE L'AMI JAMAÏCAIN DE FÉLIX LECLERC

SELECTION OFFICIELLE OFFICIAL SELECTION

FIFA 2014

LE MYSTÈRE MACPHERSON

UN FILM DE SERGE GIGUÈRE AVEC LA PARTICIPATION DE MARTINE CHARTRAND

DÈS LE 26 SEPTEMBRE À MONTRÉAL

DÈS LE 3 OCTOBRE À QUÉBEC

EXCENTRIS CINÉMA CARTIER

PLUS D'INFORMATIONS SUR WWW.FACEBOOK.COM/MYSTEREMACPHERSON

RAPIDE BLANC

OMF

« Une aventure décalée et drôle au charme indéniable. »

Écran large

★★★★ « Une comédie toute en tendresse. »

20 Minutes

SABELLE HUPPERT

JEAN-PIERRE DARROUSSIN

La Ritournelle

UN FILM DE MARC FITOUSSI

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

metropolefilms.com

UN FILM BRITANNIQUE FANTASTIQUE QUI PROMET D'ÊTRE LE PROCHAIN FULL MONTY

The Times

PRIDE

UNE RENCONTRE IMPROBABLE

★★★★★

« UN FILM DANS LE MÊME ESPRIT QUE BILLY ELLIOT QUI PLAIRA À TOUS »

Now Magazine

★★★★★

« LE FILM DE L'ANNÉE QUI NOUS REMPLIS DE BONNE HUMEUR »

The Observer

★★★★★

« EXCELLENTE PERFORMANCES. »

The Guardian

QUINZAINÉ DES RÉALISATEURS

CANNES 2014

PRÉSENTATION SPÉCIALE

tiff. toronto international film festival

GAGNANT AUX GOLDEN GLOBES*

BILL NIGHY

NOMMÉE AUX OSCARS*

IMELDA STAUNTON

NOMMÉE AUX GOLDEN GLOBES*

DOMINIC WEST

Remstar

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

RemstarFilms